

bouscule vivement. Dès le 18, le généralissime Joffre télégraphie aux quartiers généraux : " Pendant toute la journée nous n'avons cessé de progresser dans la Haute Alsace. . . Nous avons obtenu, au cours des journées précédentes, des succès importants qui font le plus grand honneur à la troupe dont l'ardeur est incomparable, et aux chefs qui les conduisent au combat."

Le 19, nous entrons de nouveau dans Mulhouse, après avoir pris 24 canons, plusieurs milliers d'hommes, et poussé l'ennemi jusqu'au Rhin.

Quelle belle opération, quels rayons de gloire au milieu des ombres qui partout ailleurs nous enveloppaient !

Hélas ! ces journées n'eurent point de lendemain. Nos armées se repliaient partout, l'ennemi envahissait la France et marchait sur Paris. L'armée d'Alsace fut disloquée, et ses divisions furent embarquées à la hâte dans la direction de la Marne. . .

Depuis lors, le nom du général n'a plus paru dans nos bulletins de victoire. . .

Qu'était-il arrivé ? Nous l'ignorons. Le vieux soldat est trop discipliné, le vieux chrétien est trop humble pour s'abandonner aux récriminations. Ce sont là des méthodes nouvelles que la grande Muette réprouve.

Quoiqu'il en soit, le fait d'assister les bras croisés à cette revanche à laquelle il avait consacré les ardeurs de sa vie entière a dû lui causer une douleur inexprimable.

L'unique consolation qui ait pu atténuer sa souffrance lui est venue de la confiance que le gouvernement français n'a cessé de lui témoigner. Conscients du prix de la collaboration d'un tel homme, les ministres se sont disputés ses conseils, l'ont appelé dans leurs Commissions, lui ont confié des missions importantes, en Suisse, en Russie, en Australie même, missions dont il s'est acquitté à son honneur et pour le plus grand bien de la patrie. Nous l'avons acclamé au Canada.

Le général Pau est d'une taille au-dessous de la moyenne, mais vif et vigoureux. Son visage est régulier, ses yeux brillent, une grosse moustache tombante couvre ses lèvres, ses joues sont rondes et fraîches, sa figure est martiale et ardente comme il convient à un soldat, mais cordiale et de belle humeur.

Sa science militaire est universelle et il est informé sur tout. Sa conversation est d'un charmeur. Il parle avec une éloquence naturelle faite de simplicité et de conviction. Il est passé maître dans cette réplique spontanée et si française que la légende incarna dans Henri IV. Son caractère est indépendant, ses convictions religieuses et autres sont d'une franchise absolue, tempérées par une aménité qui désarme. Il est modeste et craint la notoriété.

Dans le service il est dur pour les autres et dur pour lui-même, par amour du devoir ; mais le soldat l'aime et a confiance en lui. Il sent en lui un vrai chef, un vrai père qui sait où il le mène ; et il le suivrait partout.

Fr ALEXIS, cap.

Arme meurtrière

Dans une classe de petites filles, la maîtresse lit : . . . Tout à coup, la jeune guerrière se trouve en présence de son féroce ennemi ; sans hésiter, elle tire de son fourreau son arme meurtrière. . .

La lectrice s'arrête et s'adresse à son jeune auditoire :

— Voyons, qui d'entre vous saura me dire ce que veulent dire ces mots : " Tira de son fourreau son arme meurtrière. . . "

(Une petite main se lève.)

— Moi, Mademoiselle, cela veut dire : elle tira sa langue. . . Oui, papa disait hier que la langue est une arme meurtrière.

ENTRE AMIS

— Tu sais, X. . . est encore sans le sou.

— Cela ne m'étonne pas, c'est un paresseux qui ne veut pas travailler, il ne gagne absolument rien.

— Oh ! alors, qu'il prenne garde à l'attaque d'apoplexie !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est sans gain (sanguin).